

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[PARCOURS 1 - Consulter le corpus des recueils collectifs de poésies françaises du XVI^e siècle apparentés au *Trésor des joyeuses inventions*](#)[Collection](#)[ŒUVRE : Recueil de vraie poésie française](#)[Collection](#)[Édition : 1543 - Recueil de vraie poesie francoyse - Janot](#)[Item\[1543_Recvrayepoesiefr_Janot\]](#)
020 L'œil abaissé sur face extenuée

[1543_Recvrayepoesiefr_Janot] 020 L'œil abaissé sur face extenuée

Présentation générale du poème

Titre de la pièce Douleur & Volupté.

Incipit non modernisé L'Oeil abaissé sur face extenuée

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

11 Fichier(s)

Présentation de l'exemplaire

Formatin-8

Imprimeur-libraire Janot, Denis

Date 1543

Lien vers la notice du catalogue de la bibliothèque où est conservé l'exemplaire <https://opacplus.bsb-muenchen.de/title/BV001473774>

Type de numérisation Numérisation totale

Emplacement du poème

Rang dans le recueil n° 020

Foliotation C4v, C5r, C5v, C6r, C6v, C7r, C7v, C8r, C8v, D1r, D1v, D2r

Informations sur la notice

Contributeur(s) Réach-Ngô, Anne

Mentions légales

- Fiche : Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Image(s) : Google Books

Notice créée par [Côme Saignol](#) Notice créée le 17/10/2017 Dernière modification le 06/12/2021

Le recueil de poësie

Je hays tes meurs, assez me plaist ton corps,
Parquoy ne puis estant en telz discords
Te vouloir bien ne laisser à t'aymer.

Si hayr ie puis volontiers ie hayray,
Si ie ne puis par contraincte aymeray:
Le beuf son ionc n'ayme en aulcune sorte,
Et toutesfoys ce que plus hayt il porte.

Je hay ce que ie veulx, & si ne puis, n'estre,
Ce que ie hay, O qu'il fasche à porte:,
Chose qu'on a vouloir de reiecter,
Quand on ne peult de son faiz estre maistre.

Douleur & Volupté.



L Oeil abaissé sur face extenuée,
Sur fronc serain, pluuyeuse nuée,
Et bouche vifue, vne parolle morte,

Triste

Triste regard, qui maintz ayſes comporte,
 Le promener en penſer conſommé,
 Rudꝰ & haſtif plus que l'accouſtumé,
 Telz apparens & aultres accidens,
 De voz ſecretz rapporteurs euidens,
 M'auoient tenu certain de la douleur
 Que promettoit voſtre paſſie couleur:
 Grandꝰ ellꝰ eſtoit mais ne fut que demye
 Quand ie la ſçeu, car vous eſtes mamye:
 Et cōꝰ eſt vray que noz cueurs ne ſont qu'ũ,
 Ainſi de nous bien & mal eſt commun.
 Si recepuez vn plaſir ie le ſens,
 Si vous ſouffrez aulcun mal, ie conſens
 Qu'incontinent mon cueur en ſoit chargé
 De la moytié, & le voſtre allegé.
 Ainſi faiſant de vray amy deuoir,
 Ie croy le mal que vous penſez auoir,
 En verité eſtre de deux pars moindre,
 Que le malheur qu'en lettre voulez paindre:
 Car ſi de ioyꝰ enſemble iouyſſions,
 C'eſt bien raiſon que l'ennuy partiſſions,
 Et de douleur eſgallement partye,
 De voz deux pars la plus grandꝰ eſt ſortye.
 Me l'eſcripant, ie ſçay ce qui tourmente,
 Et comme dueil diminueꝰ ou augmente,
 Teneꝰ

Le recueil de poésie

Tenez vous en sur moy toutz assée,
Que la douleur qui vous est demourée
N'est rien au pris de ce qu'elle eut esté,
Si mon cueur n'eut le vostre supporté.
Vous me direz ce que dire sçavez,
Quand au plaisir ou passetemps auez,
Que le dernier par amour que vous eustes,
Est le plus grand que iamays receustes.
Semblablement quand peu de mal sentez,
Non seulement vous en mescontentez,
Et ne voulez,ny conseil,ny raison:
Mais le mettez hors de comparayson.
Il ne vous fault,ny l'un,ny l'autre croire:
Car cela vient de recente memoire,
Qui peult tromper en ays & en tourment
De tout amant le deceu iugement,
Et que tousiours le bien ou le mal pense,
Tel en grandeur qu'il est en souuenance.
Or soit l'escript, que de larmes baignez
Vray, & l'ennuy tout tel que le paiguez,
Nul mal ne soit veu au vostre semblable,
Je le vous veulx, prouuer plus consolable
En vostre endroit mis à l'extremité,
Que s'il estoit reduit à l'equité,
En vous monstrant (selon coustume myene)
Les veri-

Les veritez deffoubz fablez ancienne.

On dit qu'estant Iuppiter de loysir,
Avec l'œil tout voyant, sceut choyfir
En ce bas lieu, deux dames impudentes,
D'horribles criz si haultement bruyantes,
Que l'espeſſeur du ciel en fut fendue,
Et leur querelle en ſon troſne entendue.
L'une monſtroit à ſa melancolie
Eſtre douleur, parente de Follye,
Pleines de pleurs & de parolles dures,
Se recentant de ſouffertes iniures,
Et de collerz eſcumante irritée.
Volupté, l'autre eſtoit plus affectée
Vſant de cry tenant de mocquerie,
Qui redoubloit à Douleur ſa furie.
Leur courroux fut tant crié & redit,
Que Iuppiter vers elles deſcendit.
Luy arriué chascune ſ'eſlongna:
Mais toutes deux, par le poil empoigna,
Et pour vnir les furieuſes beſtes,
Si fort les feit entredonner des teſtes,
Qu'oncques depuis, de heurter ne ceſſerent,
La les cheueulx ſi bien ſ'entrelacerent,
Qu'encores ſont meſlées leurs racines,
Et des deux cheſz les ſommitez voyſines:

Pou

Le recueil de poésie

Pour nous môstrer quād par iniurę ou faulte
Vne douleur se fait sentir si haulte,
Que plus ne peut par nature monter,
Qu'il fault son cueur de constance dompter,
Luy promettant si bien peu sçait attendre,
Que son mal doit en volupté descendre.
Et commę aurons contrainct nostre vouloir
A endurer & ne se trop doulloir,
Semblablement la fable fault ouyr,
Qui nous deffend de trop nous resiouyr.
Quād au plus hault de volupté nous sōmes,
Ces deux tyrans sur la vie des hommes,
Toufiours ont eu & auront grand puissance
Il nous les fault vaincre de diligence,
D'industriex & peniblę artifice,
En tous les deux est requis l'exercice,
Qui ne veult point en grand douleur tūber,
Ou y tumbant iamais n'y succumber,
Essayer fault les peines douloureuses,
Les loix des Grecz saiges & vertueuses,
De deshonneur les ieunes accusoyent,
Quand au trauail ou douleur recusoient,
Et les parens qui leurs enfans aymoient,
A souffrir mal tous les accoustumoient,
Les passe temps entrę eulx n'estoiēt loysibles
S'ilz

S'ilz ne sembloient d'agereulx ou penibles,
 Et la raison de telle loy maistresse,
 Estoit qu'ayant accoustumé ieunesse
 A soustenir le trauail volontaire,
 La rendoit fort & prompt au necessaire,
 Si repoulser failloit ses ennemys,
 Ou inhumer les corps de leurs amys:
 Le long vsaige & dur accoustumance,
 Armoient leur cueur de telle patience,
 Que d'aultre auoient & deux mesmes
 victoire,
 Ce qu'il ne fault tenir à peu de gloire.
 Laissons les Grecz venons à vous aprendre,
 Ce qui vous peult victorieuse rendre,
 De grand douleur, Car quand à la passer,
 Penfer la fault petite ou effacée,
 Je diz que quand les peines se presentent,
 Biē que voz cueurs foibles s'en mescōtentē
 Que ne deuez pourtant les euer,
 Mais prendrē en ieu & vous exerciter,
 Ayant regard aux pires aduentures,
 Que le present vous fait iuger futures.
 Quand vn mary qui d'ennuyer ne cesse,
 S'en va dehors & liberté vous laisse,
 Cest vn grand mal, mais si vous l'endurez,
 Et vostre

Le recueil de poésie

Et vostre esprit en absence assurez,
Ce que pensez malheur vous seruira:
Lors que d'huy pour iamais s'en ira,
Plus ayseement sa mort supporterez,
Ne point en pleurs le temps consommerez,
Qu'il fault dōner sans ioyz & sans tourmēt,
Au conducteur de vostre entendement,
Nous ne deuons pretendre en tous propos
Que d'acquiescer aux espritz repos.
Ce que ferions si ces deux passions,
Subtillement vaincre nous efforcions.
Quant à douleur, ce que i'ay dit suffise,
Si nous craignons que volupté destruyse
Le bon de nous & le plus precieux,
Vaincre nous fault Cupido l'ocieux,
Par vn louable & plaisant exercice,
Suyuant plustost nature que malice:
De volupté la plus grand passion,
Est de l'amour la perturbation,
Affin qu'un cuer en soit vainqueur &
maistre,
Il fault sa fin & ses moyens cognoistre,
Si n'en auez entiere cognoissance.
Sçachez de moy qu'on le painct en enfance
Plein de douceur, & fier en sa vieillesse,
Et que

Et que du traict premier qui nous adresse,
 Viennent soulas, enuies, & desirs
 Souffrant baisers, approches, & plaisirs,
 Que ne deuez à l'amy refuser:
 Mais prendre en ieu non pour en abuser,
 Ne pour le temps en ioye consommer,
 Ains seulement pour vous acoustumer,
 A trop d'amour iamais ne succumber.
 Vn bon lutteur se laisse bien tumber
 Aulcunefois, soubz moins puissant que luy,
 Pour esprouuer que peult faire celuy,
 Contre lequel pour l'honneur fault cōbattre,
 S'il luy aduient fortune de l'abatre.
 Faignons qu'amour de noz plaisirs aucteur,
 En son ieunx aage apprend d'estre lutteur.
 Vault il pas myeux avec luy lutter,
 Et la doulceur de l'enfance gouster,
 Quand l'abattu ne peult tumber de hault,
 Que de se mettrę en danger d'un grand
 fault:
 Qu'il donneroit sa vieillesse venue,
 A qui seroit sa ruse non cogneue.
 Cest abbateur toutesfoys que ie dy,
 Combien qu'il soit fier, viellard estourdy,
 Si n'est il pas rapporteur de malayse
 Impossible.

Le recueil de poésie

Impossible est que grand plaisir desplaise;
On le dict fier pour faire à tellz entendre,
Qui se voudra contre l'amour deffendre,
Et qui n'aura son cueur exercité,
Ains les efforts de ieunesse euté,
Que ce vieillard en meur aage viendra,
Ou tellement l'inexperté prandra,
Que l'esprit qui est la part meilleure,
Et qui en nous pour gouverner demeure,
D'ayse surpris & trouble seruira,
La volupté qui depuys conduyra,
Ses actions sans aulcun iugement,
Il en aduient aux amys autrement:
S'ilz ont suyuy l'amoureux exercice,
En eulx se garde vne grande iustice,
Ce qu'appartient à vn chacun ilz rendent:
A dieu l'esprit, & pource qu'ilz entendent,
Que le corps n'est que terre en chair reduite
Donnent au corps d'amy qui le merite.
Rien ne leur peult trop amour desguyser,
Suyuant le bien, & ce qu'il fault priser,
Et d'autant plus que l'esprit repose,
Nommer heureux en malheur ie les ose,
Pour acquerir le repoz que ie loue,
Fault qu'vn chacun de volupté se ioue.

Puis

Puis que l'homme est nommé le ieu des dieux
 Iouer se doit à ieu non odieux,
 A son facteur qui voit comme il doit estre,
 Aymé sur tous & recogneu pour maistre,
 Ce que iamais de celluy ne feroit,
 Qui en amour ne s'exerciteroit:
 Car n'aymant rien on vient à tant greuer,
 Qu'on ne veult dieu que l'amour estimer.
 Ne point du tout ou trop aymer est vice,
 Mais s'en iouer & prendre en exercice,
 Ce sont vertuz & mediocritez,
 Fuyr ne fault que les extremittez.
 Estre trop belle estre trop pourfuyue,
 De ses beaultez engendrer trop d'enuye,
 Nous auons veu qu'à plusieurs a peu nuyre,
 Helene grecque en scauroit trop que dire,
 De vouloir trop estre aymé & heureuse,
 Demander fault à Iuno la ialleuse,
 Au temps passé ce qu'il luy en aduint,
 Quand Iuppiter trop bon mary deuint,
 Elle prenant à deshonneur & honte,
 Qu'on tint si peu de sa richesse compte,
 Sachant assez, & ne se voullant taire,
 Que son mary eut le bruit d'adultere.
 Tous ses soupçons à Venus descourrit,

D

Et les

Et les sectetz de son couraige ouurit,
Laquellz ayant de tellz amour pityé,
Laisant à part la vieillz inimitié,
La repara de sa chere sainture
Ou mainte grace estoit en pourtraicture:
Lors Iuppiter qui point ne s'en doubtoit,
Et qui luno comme femme traictoit,
Venant des lieux dont il estoit mescreu,
De retourner satisfait & recreu.
Luy arriué la rencontra si belle,
En si bon point si peu semblant à elle,
Que sans penser au terrestre plaisir,
Y accourut en si pressé desir,
Que la baisant & voulant s'aduancer,
Paracheua deuant que commencer,
Et laissa cheoir la liqueur de Venus,
Dont les fleurs sont en noz iardins venus.
Le demourant vous pourroit offencer,
Je vous lairray tant seullement penser,
Si volupté fut proche de douleur,
Ou si luno changea point de couleur,
Quand au prin tēps les fleurs se presentoiēt,
Qui au despens d'elle faites estoient:
Ou s'elle fut sur la terre enuyeuse,
Qui eut receu graine si fructueuse.

Que